

TESSIER, Albert, p.d., *Neuve-France — Histoire du Canada, Tome 1 (1524-1763)*. Editions du Pélican, Québec, 1958. Deuxième édition revue et illustrée (6e mille). 231 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 12, Number 1, juin 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301891ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301891ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1958). Review of [TESSIER, Albert, p.d., *Neuve-France — Histoire du Canada, Tome 1 (1524-1763)*. Editions du Pélican, Québec, 1958. Deuxième édition revue et illustrée (6e mille). 231 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 12(1), 134–136. <https://doi.org/10.7202/301891ar>

TESSIER, Albert, p.d., *Neuve-France* — Histoire du Canada, Tome I (1524-1763). Editions du Pélican, Québec, 1958. Deuxième édition revue et illustrée (6^e mille). 231 pages.

L'auteur ne nous cache point ses intentions ni sa conception de l'histoire. Il prend carrément parti. « Apprivoiser le passé ! » Formule, en tête du livre et en guise de préface, qui veut être, si

le mot n'était pas trop gros, une sorte de manifeste. En font autant deux textes empruntés, l'un à Saint-Exupéry, le second au Père Alexandre Dugré, s.j. Pour l'histoire dite scientifique ou qui se croit telle, même si elle n'est qu'un simple perfectionnement de la technique, Mgr Tessier ne professe, à coup sûr, aucun fétichisme. Volontiers à propos des historiens modernes, dirait-il, avec Péguy : pour eux, l'histoire, « c'est une pétrification ». Ou encore, avec le même auteur et le même goût du paradoxe, affirmerait-il : « C'est une des erreurs capitales des temps modernes dans l'organisation du travail historique ; on attribue aux méthodes... une importance capitale, et si parfaitement totale qu'elles doivent suppléer à tout. »

Il n'est que de lire, au surplus, en Neuve-France, quelques lignes de l'introduction :

Apprivoiser le passé. Une tentative passionnante, même si elle semble fantaisiste et très peu scientifique. Et qui peut nous conduire à une vérité plus vivante, moins dogmatique, mais peut-être plus près de la vraie vérité que les conclusions parfois trop absolues des auteurs scientifiques.

Certains historiens, par ailleurs très compétents et très méritants, ne concèdent aucune valeur formative à l'histoire « dorée et faussée par l'émotion patriotique ». Est-ce une invitation à la sécheresse systématique, à la froideur imperturbable ? Qui peut se vanter, sans orgueil naïf, de parvenir, en histoire, à la vérité définitive, totale, rigoureusement objective ?

J'essaierai, dans ce traité d'histoire canadienne, d'évoquer les temps anciens avec mon cœur et ma sensibilité autant qu'avec ma raison. L'histoire humaine ne se dissèque pas comme un cadavre.

L'auteur ne se pose pas, pour autant, en adversaire de l'histoire scientifique. Mais il croit qu'il y a place pour une autre. Pour « apprivoiser le passé », soutient-il, pour le bien saisir en sa réalité vivante et surtout « l'incorporer à notre vie comme un ferment », l'historien doit écrire, avec son esprit mais aussi avec son cœur, « mettre en jeu ses puissances d'évocation ». Sur les résultats de l'histoire menée le plus rigoureusement, selon toutes les règles modernes et à l'aide de toutes les facultés de l'homme, Mgr Tessier ne se fait au surplus illusion : « Même en y mettant notre intelligence, notre cœur, notre imagination, notre sensibilité, il n'est pas facile de reconstituer le passé » (XII). Pour ce

qui est du rôle de l'histoire dans l'éducation, l'on voit bien que, pour ce grand éducateur, l'enseignement de l'histoire doit viser, en définitive, à la formation de l'homme, et de l'homme concret, l'un ne nuisant jamais à l'autre, et le dernier étant le seul, du reste, vraiment existant.

On ne s'étonnera pas qu'en ses jugements, ou dans l'interprétation des faits, l'auteur demeure le plus souvent traditionaliste, très conservateur. Il n'aime guère les démolitions, les déboulonnements de statues, même si l'opération est nécessaire. On s'en apercevra en lisant, par exemple, les quelques paragraphes qu'il a consacrés au Marquis de Montcalm. Visiblement il a peine à découronner le marquis de sa gloire plus légendaire qu'historique. Nous pourrions en dire autant de Cavelier de La Salle. On dirait qu'ici encore Mgr Tessier se serait souvenu des anathèmes de Péguy contre les historiens de l'école française de Messieurs Langlois et Seignobos : « Le travail (historique), on le sait, consiste à démontrer que les héros et les saints n'existent pas . . . Comment se fait-il que dans tous leurs immenses travaux ils n'aient jamais été conduits à augmenter personne ? » Ou bien encore, l'auteur de *Neuve-France* aurait-il lu dans les *Ecrits de Paris*, ces deux petites phrases d'André Thérive : « La haine du passé national est enseignée aux Français depuis un demi-siècle ; la haine du passé humain est enseignée à tous les modernes. » Ce qui nous amène à regretter que l'auteur de *Neuve-France* n'ait pas trouvé quelques phrases plus décisives pour mieux expliquer le rôle du héros du Long-Sault et mieux camper ce très grand fils du Canada que fut Le Moyne d'Iberville.

On admire toutefois et sans réserve, que l'historien soit bref et qu'en si peu de pages il ait dit tant de choses. Tout le Régime français de l'histoire canadienne y a trouvé place. Les faits, les personnages marquants sont là, et de même les interprétations et les commentaires appropriés. On lira donc un résumé d'une belle ordonnance qui ne tombe jamais dans la sécheresse et qui est mené à vive allure.

L'ouvrage, c'est aussi le cas de le dire, fourmille d'illustrations et de gravures, en général d'un excellent choix, empruntées pour un grand nombre aux Archives et aux meilleurs artistes.

L'auteur de *Neuve-France* réussira son deuxième tome, on peut en être assuré, avec la même virtuosité. Les maîtres se réjouiront de ce nouveau manuel d'histoire et la jeunesse ne s'y ennuiera pas.

LIONEL GROULX, ptre